

## La poésie scientifique : autopsie d'un genre

Muriel Louâtre

La poésie scientifique est un genre mystérieux et fantomatique : méconnu aujourd'hui, il était déjà négligé par les commentateurs au mitan du XIX<sup>e</sup> siècle, au faite de la production pourtant. Tout au long du siècle, sa mort est annoncée et constatée, expliquée même, alors que les publications se maintiennent allègrement. Pareil à un serpent de mer, toujours cru mort, voire fossile, il donne de loin en loin des signes d'une vie discrète dans les profondeurs des bibliographies. En 1847, la *Revue des deux mondes* publie une « Statistique littéraire de la production intellectuelle en France depuis 15 ans » qui mentionne cinq à six volumes de poésie didactique chaque année, mais les présente comme une survivance des « anciens genres classiques<sup>1</sup> ». L'année suivante une synthèse plus spécifique sur « la poésie didactique à ses différents âges », signée Patin<sup>2</sup>, et qui tient de la nécrologie, la fait s'arrêter à Chénier et Lebrun, dont les essais avortés prouveraient selon l'auteur l'inutilité du genre<sup>3</sup>. Pourtant une dizaine d'ouvrages, dont certains massifs, et parfois signés d'auteurs reconnus, sont publiés chaque année, et le genre est loin d'être moribond, comme Maxime du Camp le prouva avec éclat en 1855. S'est-il déplacé vers des usages et des auteurs moins visibles aux chroniqueurs littéraires ? A-t-il perdu de sa pertinence ou de sa netteté, aux yeux des critiques, de sorte que la faible légitimité opérationnelle de la catégorie « scientifique » rendrait les poèmes scientifiques d'auteurs importants

---

<sup>1</sup> Charles Louandre, « Statistique littéraire de la production intellectuelle en France depuis 15 ans », *La Revue des deux mondes*, t. 20, p. 684. L'étude porte sur 4 383 éditions de poètes, volumes ou brochures recensés, soit 292 l'an.

<sup>2</sup> « Sans doute ils ont compris que la science, devenue toute positive, partout enseignée, partout apprise, dont les secrets sont révélés à tout le monde, a perdu le mystère qui la rendait poétique ; qu'elle veut désormais dans les mémoires, les traités, les histoires des savants ; qu'elle appartient à la prose » Charles Patin, « La poésie didactique à ses différents âges », *La Revue des deux mondes*, 1848, t. 21, p. 724.

<sup>3</sup> Les propos de Patin sont d'évidence tendancieux : à sa mort en 1807, Lebrun n'avait, de fait, laissé que des fragments de l'ambitieux poème sur *La Nature*, auquel il travaillait depuis 1760, et Chénier n'acheva pas davantage son *Hermès*, mais l'auteur de « La jeune Tarentine » avait terminé un autre poème traitant de sciences, *L'Invention*, quand il mourut guillotiné à trente-deux ans. Or ce texte, inclus dans l'édition événement de 1819, était bien connu des contemporains du critique. D'autre part, la poésie scientifique avait connu des succès retentissants sous l'Empire, après la mort des deux auteurs : pour ne citer que Delille, *L'Homme des champs*, qui aborde l'histoire du globe, date de 1800, et *Les Trois Règnes de la nature* de 1808.

invisibles en tant que tels<sup>4</sup> ? La similarité des argumentaires, au mitan du siècle, fournit un indice : l'occultation du genre est systématiquement associée à sa caractérisation comme « survivance » d'une part, ce qui l'assigne aux territoires mal fréquentés de l'archaïque et du passéiste ; à une chimère d'autre part, condamnée de principe pour chercher à unir deux discours d'essence distincte, poésie et science. Paradoxale condamnation, pour nous qui voyons les créateurs de notre temps se nourrir voire se parer du prestige et des outils de la science moderne : ce projet synergique est pour les littérateurs normatifs du XIX<sup>e</sup> siècle un projet d'arrière-garde. La comparaison, pour anachronique qu'elle soit, doit attirer notre attention sur la nature du phénomène observé : pour comprendre ce qu'est la poésie scientifique, les phases de sa vie, les conditions de sa mort, il nous va falloir écarter l'image qu'elle véhicule et les valeurs qui lui sont attribuées par les instances normatives littéraires, pour aller à la rencontre d'une *pratique*, qui s'inscrit dans des espaces, des formes, qui associe des individus (voire des institutions) dont les motivations et le projet restent à caractériser. Ce qui implique une approche davantage sociologique, fondée sur une analyse quantitative des données bibliographiques.

Les jugements péremptoires de nos prédécesseurs doivent ensuite nous inciter à la prudence quant à l'idée d'une extinction du genre au XX<sup>e</sup> siècle : la poésie scientifique existe au XX<sup>e</sup> siècle, et sous des plumes talentueuses, qui continuent donc, de fait, à maintenir en vie le genre, quand bien même il n'est plus usité comme catégorie critique. Il reste qu'il s'agit de publications isolées, rares, le choix délibéré de poètes qui retirent du magasin des formes cet article curieux, en accord avec leur art poétique : Francis Ponge, Raymond Queneau, Jacques Réda, Jean-Pierre Luminet... En revanche ont quasiment disparu les contributions anonymes, les essais approximatifs, toute cette production humble et abondante qui atteste de la vitalité d'un modèle générique. Comme une religion sans adeptes, un genre nous semble en état de mort clinique lorsqu'il s'efface de la palette des usages. C'est de ce genre-là que nous entreprenons de réaliser l'autopsie.

Différents facteurs peuvent expliquer l'extinction d'un genre tel que la poésie scientifique. Des facteurs externes, s'agissant d'une poésie dont l'objet est d'illustrer et de divulguer un savoir dont les formes et les objets peuvent être plus ou moins rétifs, selon les périodes, à cet exercice ; des facteurs internes, si le genre correspond à une configuration socio-historique datée. Quelle qu'ait été la combinaison de ces facteurs, le jugement des contemporains fournit une information précieuse, en soulignant la marginalité

---

<sup>4</sup> La veine scientifique est notamment présente chez Hugo dès ses débuts – et symboliquement, c'est sur un sujet scientifique, la dévotion des médecins français, qu'il entre publiquement dans la carrière des lettres, à l'occasion d'un concours de poésie de l'Académie française en 1822.

du genre au XIX<sup>e</sup> siècle : même quantitativement importante, la poésie scientifique était quantité négligeable, sans qu'on puisse à ce stade discerner si cette marginalité découle du type d'auteurs qui la pratiquait, de ses lieux d'édition, des pratiques et usages de la chose littéraire qu'elle traduisait. D'autant que ces textes, produits par des célébrités comme par des inconnus, des savants et des amateurs, au fin fond des Vosges comme au milieu de sociétés savantes fameuses, constituent un corpus hétérogène dont la structuration fine restait invisible aux observateurs, tout comme l'évolution dans le temps de cette structuration.

Une traversée du corpus désormais constitué s'impose donc pour éclairer l'objet lui-même, à l'aide d'outils d'analyse quantitative. Les éléments qui suivent s'appuient sur l'exploitation d'une base de données construite par l'équipe Euterpe, comptant 397 textes, de la plaquette isolée à compte d'auteur au recueil publié chez un éditeur reconnu<sup>5</sup> – uniquement des textes publiés donc. Nous avons retenu comme relevant de la poésie scientifique des textes dont la science était l'objet, qu'elle constitue un savoir à divulguer ou un point d'appui pour l'inspiration poétique, poésie savante ou poésie de la science donc.

Pour chacun d'entre eux nous avons renseigné les données bibliographiques de base (format, nombre de pages, de vers, etc.) mais aussi effectué une analyse interne (spécialité, thème, registre, savants cités, présence d'une préface, etc.). Les spécialités ont été identifiées en fonction des catégories de l'époque, et les différentes données normalisées afin d'obtenir un corpus exploitable. À titre d'exemple, des catégories professionnelles ont été établies afin de former des agrégats cohérents derrière la variété des titres : ainsi le terme moderne et anachronique d'« enseignant » recouvre les instituteurs, professeurs de tous grades et directeurs d'écoles, car ces métiers partagent, quel que soit le niveau de qualification, une position sociale et un rapport au savoir analogue sinon identique.

Plutôt qu'à une méthode statistique, nous avons eu recours le plus souvent à une méthode de visualisation de données, qui nous permettait de minimiser l'influence de nos hypothèses initiales, suivant une démarche illustrée déjà par Franco Moretti<sup>6</sup> : c'est souvent de la forme même, du dessin d'un graphe, ou de la récurrence d'un dessin, que naît l'idée d'une relation, et donc une hypothèse, dont d'autres recherches viendront dans un second

---

<sup>5</sup> Ce nombre de textes correspond au corpus établi fin 2010, depuis complété d'une centaine de textes. Nous avons choisi de maintenir ce corpus de travail dans ce volume d'actes, parce qu'il a permis de mettre en place des hypothèses de recherche et notamment une périodisation que les évolutions ultérieures n'ont pas entamées. Nous préciserons en revanche les points sur lesquels un approfondissement s'imposait, faute de données suffisantes en 2010. Une analyse du corpus définitif sera publiée dans un volume théorique, en cours.

<sup>6</sup> Franco Moretti, *Graphes, cartes et arbres. Modèles abstraits pour une autre histoire de la littérature*, Les Prairies ordinaires, 2008.

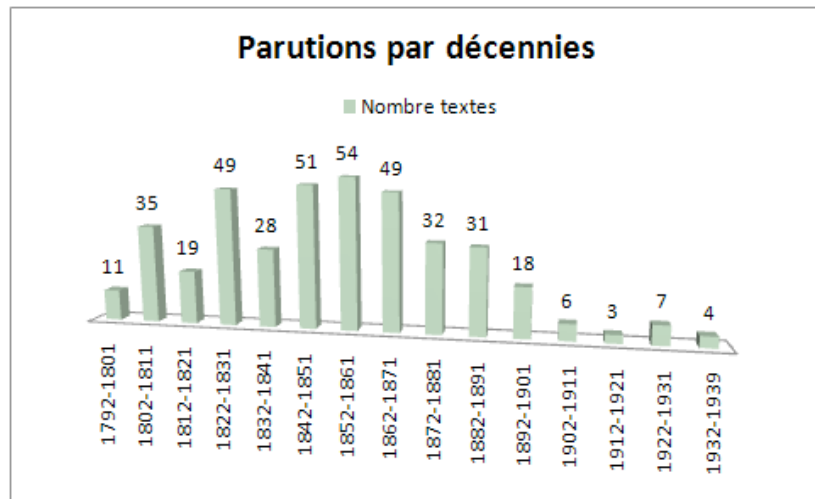
temps seulement éprouver la validité. Ce souci de ne pas programmer les résultats à partir de cadres préconçus est particulièrement important lorsqu'il s'agit de périodisation : si les avènements et les destitutions politiques par exemple, ont un impact sur la liberté de publier, cette histoire des pouvoirs qui affecte l'ensemble de la production éditoriale n'a que peu à nous dire sur ce qui amène un poète à s'exprimer sur la science, et ne saurait constituer a priori la périodisation de notre corpus. Nous évoluons davantage du côté de l'histoire culturelle, de la diffusion des savoirs et des modèles de cette communication des savoirs, une histoire qui peut fournir des points d'appuis pour l'interprétation, mais insuffisamment précis pour une périodisation.

### **La poésie scientifique dans le temps : essai de périodisation**

La première approche de ce corpus avait pour objectif d'en faire émerger des éléments permettant de le structurer, et de fonder des analyses qui ne viendront qu'ultérieurement, une fois la base de données consolidée. Les éléments dont nous disposons sont en effet lacunaires : outre les anonymats difficiles à lever, certains auteurs ont laissé peu d'éléments biographiques, et il n'est pas toujours possible de retrouver leur trace dans les recensements et autres registres d'État-civil, ce qui peut infléchir une courbe ou masquer une tendance. On s'attachera donc aux tendances plutôt qu'aux valeurs numériques, en gardant en mémoire que les personnes de quelque notabilité sont surreprésentées dans les données présentes à ce jour, les données biographiques ayant été plus largement conservées, et les descendants plus enclins à diffuser leur histoire familiale.

Le corpus s'étendant de 1792 à 1939, il importait d'abord d'en obtenir une image qui puisse faire surgir une périodisation solide, car fondée sur des critères internes, littéraires ou non – au premier rang desquels le volume et le rythme de publication.

Une première ventilation des données par tranches de dix ans (fig. 1), bien que peu significative en valeur, permet de faire surgir une tendance, contrôlée ultérieurement par des ventilations par créneaux de cinq ans : la poésie scientifique connaît une progression par pics enchaînés, progression rompue à la fin du Second empire. Chaque moment d'essor est suivi d'un temps de reflux, que selon le découpage on verra glisser d'une année vers l'autre, mais qui globalement dure une décennie. Chaque pic s'établit plus haut que le précédent, dessinant un mouvement de fond de renouveau du genre, jusqu'au mitan du siècle, qui coïncide avec le troisième haut de cycle, remarquable par son amplitude et sa durée.

Fig. 1 : Parutions de poésie scientifique au XIX<sup>e</sup> siècle

Ces histogrammes suscitent deux interrogations, portant sur le tournant de 1860, déjà identifié intuitivement par l'équipe comme l'apogée du genre dans le siècle. Autour de ce moment singulier la période 1842-1851 fait rupture dans la série par son amplitude de presque trente ans. Mais si les « trente glorieuses » de la poésie scientifique restent à expliquer, l'absence d'un nouveau cycle de croissance après cette phase et son reflux pose tout autant problème. Qu'il y ait reflux après le pic des années 1850-1860 relève du rythme cyclique, mais c'est en 1870-1880 que se situe la véritable anomalie, l'absence de reprise du cycle après ce pic remarquablement long.

Différentes séries d'explication de ces deux phénomènes (non nécessairement liés) peuvent être mobilisées : la concurrence d'autres formes littéraires, puisque les années 1870 connaissent une floraison des revues scientifiques illustrées, où la poésie peut trouver un gîte provisoire mais qui marque surtout l'avènement de nouveaux médiateurs entre science et public, la victoire de la prose et de la spécialisation<sup>7</sup> ; des facteurs liés au contexte politique ; des facteurs internes liés aux usages du genre, en termes de thématiques, de profil des auteurs, de forme littéraire...

Sur la concurrence des autres formes nos données ne peuvent rien apporter, et cette question devra être traitée ailleurs : la poésie scientifique coexiste en effet avec une « prose poétique scientifique » plus malaisée à identifier, qui ne se réduisait pas à une fonction de vulgarisation mais partageait les objectifs de ravissement littéraire et scientifique que peut s'assigner la poésie (que l'on pense à Camille Flammarion ou à Pierre Termier).

<sup>7</sup> Bien que la poésie scientifique n'assume pas à proprement parler des visées de « vulgarisation scientifique », il est probable que ce positionnement nouveau des intermédiaires entre savants et public réputé a pu faire paraître bien surannée une poésie persuadée de contribuer par ses qualités propres à l'amour des sciences. Cf. Bensaude-Vincent B., Rasmussen A., dir., *La Science populaire dans la presse et l'édition (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*, Paris, CNRS éd., 1997.

La mise en contexte historique (fig. 2) fait apparaître de façon nette que chaque nouveau régime coïncide peu ou prou avec un point bas, la production repartant après quatre à cinq années de latence. La défaite de Sedan, attribué en partie à la science allemande, a-t-elle intensifié ce processus en augmentant la méfiance à l'égard des pouvoirs scientifiques ? Pour éviter de surinterpréter les courbes, il serait utile aussi de les rapporter aux variations de la législation sur la presse d'une part, d'examiner le type de publications concernées d'autre part (la publication en volume ou en revue n'étant pas nécessairement également répartie dans ces différentes phases).

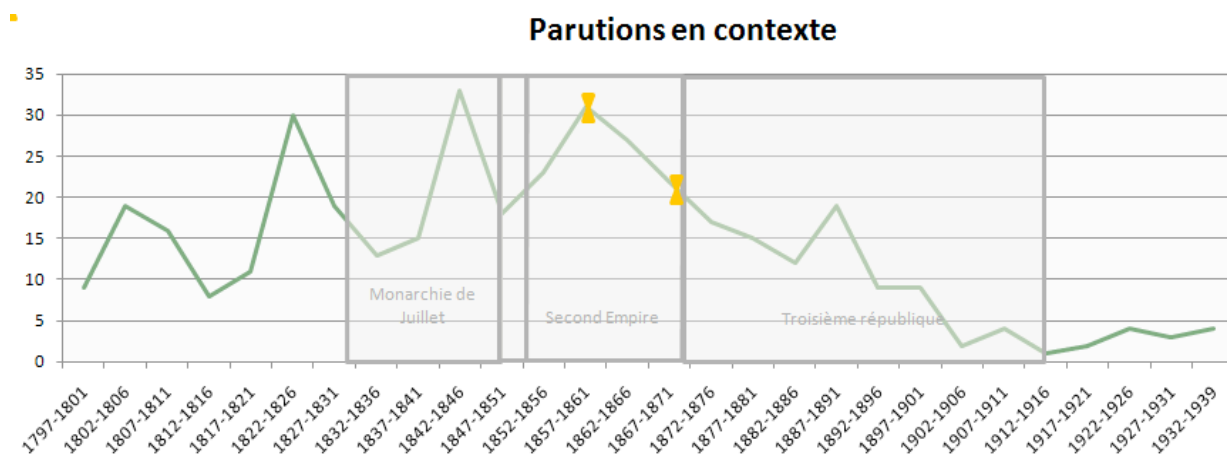


Fig. 2 : Ce graphe utilisant des intervalles plus fins que le précédent (cinq ans), met en évidence le caractère relativement égal des pics, qui s'établissent à une cinquantaine de publications l'an.

Ces analyses seront menées ultérieurement, parce qu'elles nécessitent une stabilisation du corpus, mais surtout parce qu'elles font appel à des corrélations dont la valeur indéniable reste secondaire au regard des facteurs internes. C'est plutôt en ouvrant à présent ces textes, en cherchant à comprendre qui écrit, sous quelle forme, et éventuellement dans quel espace géographique, que l'on sera à même de proposer une histoire de la poésie scientifique au XIX<sup>e</sup> siècle suivant ses propres rythmes, et non ceux de l'histoire littéraire générale ou de l'histoire tout court.

## Les cycles de publication

Si les rythmes de publication de la poésie scientifique semblent posséder une logique interne irréductible aux bouleversements politiques et institutionnels, leur indépendance à l'égard de l'histoire des découvertes scientifiques est moins assurée. Certes, toutes les découvertes n'atteignent pas les esprits littéraires au même rythme, singulièrement lorsqu'ils vivent loin de villes universitaires, de sorte que des effets de déphasage sont inévitables.

Cependant ces déphasages, voire les effets de « stockage » de théories dépassées mais préservées par des poètes sous-informés, n'aboutissent pas à l'anomie des sujets poétiques, grâce à la puissance des institutions ordonnatrices des modes : il suffit parfois d'un sujet de concours, d'un débat public à l'Académie de médecine, pour qu'un sujet soit lancé et essaime en poèmes. Les thématiques des poèmes scientifiques naissent de ces rencontres entre des cultures individuelles et de grands moments d'admiration collective. On se gardera donc de l'erreur de Patin, suivant lequel les auteurs écriraient sous le coup de l'admiration, de sorte que le genre serait à la remorque des découvertes et des grands hommes.

Au fond, la poésie de la science [...] est dans la nouveauté des doctrines, dans l'émotion première qui suit leur apparition ; mais cette nouveauté, cette émotion, n'ont qu'un temps, passé lequel le moindre traité efface, non seulement en exactitude, mais en intérêt véritable, les poèmes scientifiques<sup>8</sup>.

Si tel était le cas, les sujets traités devraient relever des disciplines phares du siècle, et en suivre les grands moments d'éclat. Pour mettre à l'épreuve cette hypothèse, nous avons cherché à visualiser les champs disciplinaires concernés par nos volumes. Cela supposait des choix méthodologiques : la discipline concernée par un poème n'est pas toujours facile à identifier, certains textes concernant plusieurs disciplines (par exemple les géographies en vers tiennent de la géographie et de la mnémonique), d'autres relevant de l'épidictique (nous avons alors choisi d'intégrer ces éloges de savants sous la bannière de la discipline qu'ils ont illustrée). Nous avons aussi choisi de n'utiliser que des catégories en usage à l'époque, et non des spécialités modernes, et avons subdivisé les plus larges de façon à avoir une ventilation assez fine. En effet, des « sciences de la vie » à la « zoologie », il n'y a pas seulement une différence de périmètre, mais très souvent chez nos auteurs un degré de scientificité variable : plus la catégorie affectée est vaste, moins le texte a de chance d'être scientifique, les références de première main ou la terminologie exacte.

Au total, ce sont donc 17 disciplines qui ont été répertoriées dans un premier temps, intégrant des techniques et des sciences, parmi lesquelles s'imposent, écrasantes, les sciences médicales, suivies de l'astronomie.

---

<sup>8</sup> Patin, « La poésie didactique à ses différents âges », *op. cit.*, p. 725.

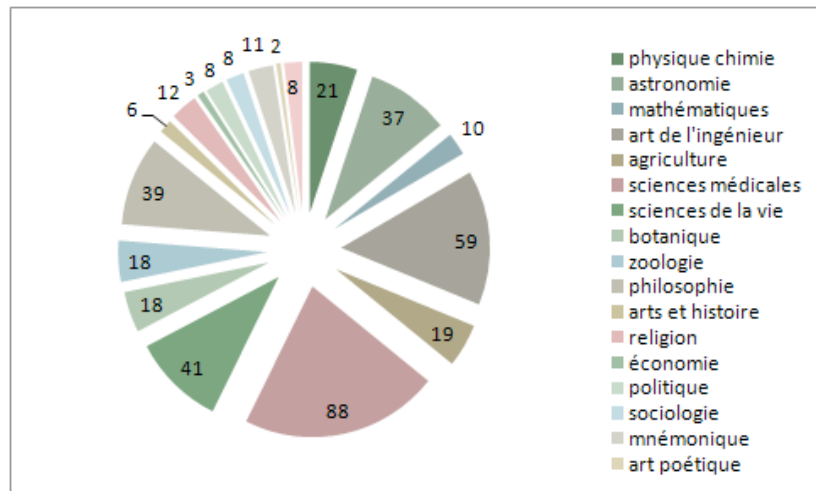


Fig. 3 : Disciplines concernées par les poèmes

Cette première lecture globale faite, les disciplines ont été rassemblées en six grandes catégories, de façon à avoir des unités stables permettant de suivre l'évolution du genre dans le siècle : sciences morales et humaines (philosophie, religion, sociologie et politique), sciences physiques et mathématiques (incluant donc astronomie, physique et chimie), sciences médicales, sciences de la vie et de la terre (zoologie, géologie, botanique), métopoétique (on rassemble ici les poèmes qui ont traité d'une manière ou d'une autre au langage et à ses puissances : art mnémonique, art poétique) et enfin les techniques.

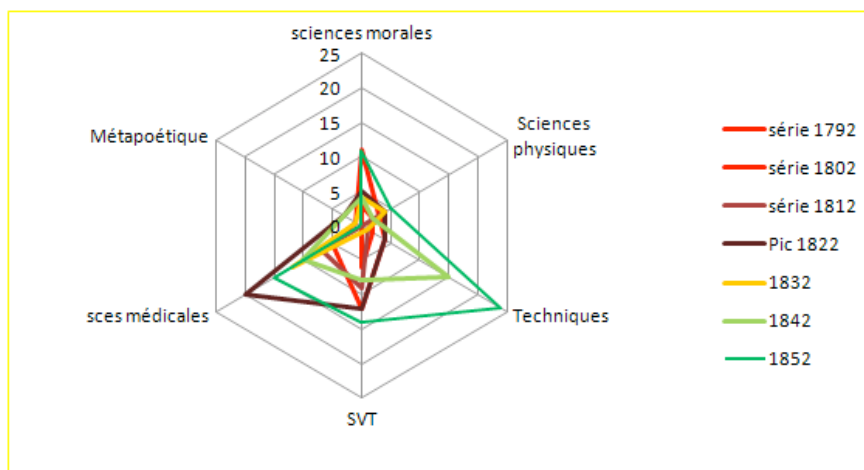


Fig. 4 : la place des disciplines dans les différentes vagues (1792-1861)

Le radar des matières sur les cinquante premières années (fig. 4) fait apparaître des régularités de forme, certains « motifs » se répétant avec plus ou moins d'amplitudes, qui suggère le maintien, avec un volume variable de publication, d'une ventilation des publications sur des périodes assez longues. De là l'hypothèse de différents âges, que nous avons extraits ci-dessous pour



plus de lisibilité. Vient d'abord un premier âge assez bref, caractérisé par une forme très verticale :

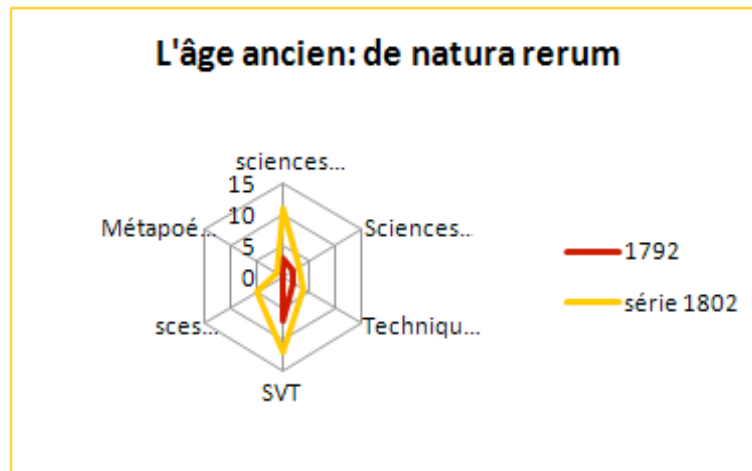


Fig. 5 : Place des différentes disciplines, 1792-1811

Cette période présente une polarisation forte autour de deux approches de la science : une approche morale (philosophique, éventuellement politique ou religieuse), qui parle de la science pour en discuter la valeur, en comprendre l'impact, et une approche plus descriptive, faisant la part belle à l'observation de la nature.

Les trente années suivantes (1812-1841) marquent nettement un effondrement de cette approche morale et descriptive, au bénéfice des sciences du vivant, à la fois sciences de la vie et de la terre qu'alimente l'essor de la paléontologie, et surtout les sciences médicales. On remarque que même lorsque le volume diminue, les dominantes restent les mêmes.

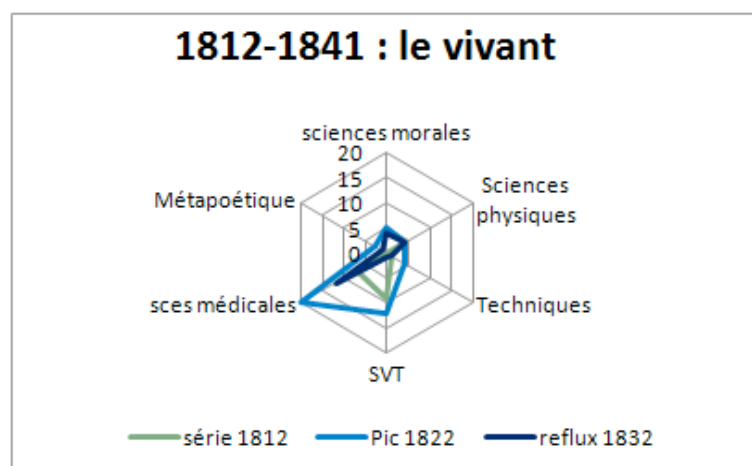


Fig. 6 : Place des différentes disciplines, 1812-1841

Au cours des trente années suivantes, les sciences de la vie et de la terre continuent leur poussée régulière, mais l'essor des sciences médicales est ralenti par l'engouement pour les arts pratiques : éloges de l'industrie, des découvertes techniques, méthodes pratiques, c'est le *faire qui est désormais à l'honneur* ; non plus le monde comme lieu d'exploration, mais l'homme qui s'en rend maître et possesseur concrètement.

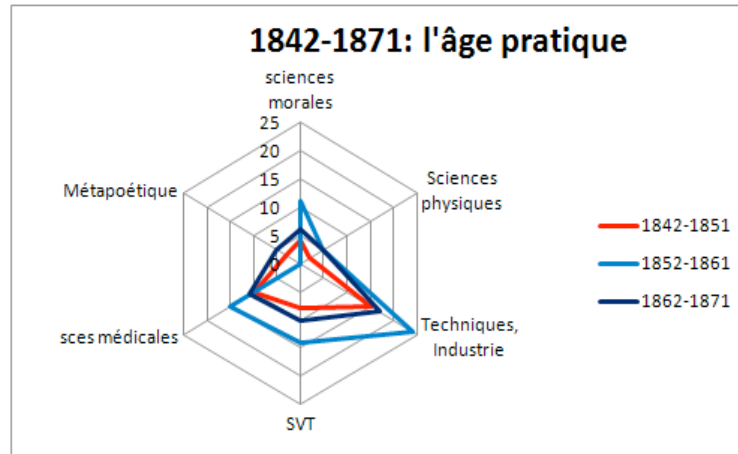


Fig. 7 : Place des différentes disciplines, 1842-1871

Enfin, lors du reflux en volume des publications, on retrouve une répartition thématique très proche de celle du début du siècle, avec une polarisation sur l'approche morale et les sciences de la vie ; les contributions médicales s'effondrent.

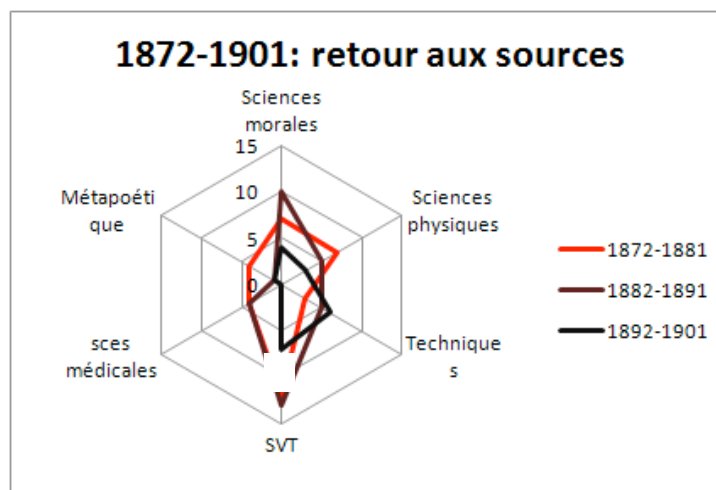


Fig. 8 : Place des différentes disciplines, 1872-1901

Mieux que les courbes de volume de production, cette approche par disciplines permet de dégager une périodisation sur des critères internes, plus lisible et affranchie des effets de coïncidence : il apparaît en effet que chaque

pic de production correspond à la montée en puissance de secteurs disciplinaires distincts, avec une basse continue, les sciences morales et les sciences de la vie, sur laquelle viennent s'entrecroiser deux thématiques, la médecine d'abord, qui atteint son apogée vers 1860, les arts pratiques par ailleurs et concurremment, avec une salve de publications plus intense mais plus brève (1842-1870).

Tout change après 1870, où s'observe un effet de bouclage thématique qui laisse réapparaître la basse continue, sciences morales, sciences de la vie et de la terre, comme si les autres spécialités disparaissaient massivement. Y a-t-il pour autant une différence de nature entre les poèmes de cette basse continue, et ceux portés par la double mode, médicale d'abord, technique ensuite ? Et ces derniers sont-ils davantage que les premiers dépendants d'une production scientifique contemporaine ? Il faudrait pour le savoir mener une enquête précise sur les contenus de ces différents poèmes, mais à défaut un indicateur provisoire peut être trouvé dans les noms de savants cités : contemporains ou grands anciens, ils donnent un indice d'actualité du poème.

### **L'ancrage de la poésie scientifique dans la science de son temps**

Une première traversée des textes conclut à la rareté des citations de noms célèbres dans les poèmes de science de la vie, qui traitent de science sans guère de référence à la science du temps, ni même à la science des savants : il semble, mais cela reste à corroborer à l'aide de la profession de poètes, qu'il s'agisse là de savoirs communs à des personnes éduquées, et qui à l'instar des sciences morales et politiques peuvent être traités de manière généraliste (soit descriptive, soit spéculative).

Pour le corpus global, toutes disciplines confondues, la représentation des noms propres de manière proportionnelle à leur fréquence d'apparition, pour chacune des époques considérées, fait apparaître l'existence de phares incontestables : Buffon, pour la première période (fig. 9), Newton pour les deux suivantes, ce qui n'est guère d'actualité<sup>9</sup>. Mais ces nuages de mots doivent être lus de manière nuancée : au premier plan, les grandes références incontournables, que l'usage et la déférence imposent au poète ; au second plan, en revanche, les noms varient fortement.

---

<sup>9</sup> Newton est mort en 1727, et c'est en 1687 qu'a été exposée la Loi de gravitation universelle.



Fig. 9 : Noms cités, 1792-1811

Pour entendre l'écho de la science du temps, il faut aller vers les noms de deuxième importance (fig. 10) : Cuvier (1773-1838), Bichat (1771-1802), Baudelocque (1845-1910) ou Broussais (1772-1838), autant de grands noms de l'histoire de la médecine encore vivante, introduits là on peut le supposer par les nombreux médecins écrivains. Cette présence médicale s'atténue nettement dès 1842-1871, avec l'expansion des noms issus de la physique, à un Darwin près, chose étonnante puisque l'on sait que c'est l'âge du vivant, médecine et sciences de la vie. Cette période du règne du poème médical semble le seul moment où les savants contemporains soient massivement présents dans les textes : avant, après, le savant est une référence, il sort de la bibliothèque et non du journal du jour.



Fig. 10 : Noms cités, 1812-1841

Cette rapide incursion thématique confirme l'existence de deux pratiques du poème scientifique : l'une, généraliste et philosophique, peu au courant des sciences du temps, l'autre spécialisée et actuelle, qui coïncide avec le moment d'essor de la production. La première est pratiquée dès le début du siècle, et perdure après lui, tandis que l'autre ne s'épanouit qu'entre 1842 et 1872. Une hypothèse se dessine : la flambée poétique du milieu du siècle correspondrait à l'intervention de poètes dont la profession touche aux disciplines traitées. Pour le confirmer, une incursion dans les professions et formations des poètes s'impose pour chacune des périodes considérées.

### Petite sociologie des poètes scientifiques

L'analyse des professions des poètes doit répondre à plusieurs questions. La première consiste à déterminer si un poète scientifique est un poète qui s'intéresse à la science, un savant qui fait des vers, ou une combinaison de ces deux profils autour d'une figure d'honnête homme frotté de savoirs, comme il s'en rencontre beaucoup dans les provinces françaises, gravitant autour de sociétés d'émulation et d'encouragement aux arts et sciences. Vient ensuite le rapport entre la profession – ou le degré de capacité scientifique – des poètes, et leur pratique poétique. Les savants n'écrivent pas nécessairement une poésie scientifique ; on peut citer à titre d'exemple la poésie bucolique et amoureuse d'Ampère, mais l'observation vaut pour Carnot, Boucher de Perthes et bien d'autres<sup>10</sup>. Enfin, il s'agira d'observer l'évolution dans le temps de cette relation entre profession et pratique poétique.

La profession est un des éléments les plus aisés à obtenir sur les auteurs : très souvent, qualités et titres figurent sur la page de titre, comme une garantie de sérieux et de respectabilité.

Sur l'ensemble de la période considérée (fig. 11), hommes de lettres, médecins, professeurs et notables alimentent la production. On relève une fraction considérable d'hommes de pouvoir (politiques, hauts administrateurs et diplomates, 10%), qui atteste de la légitimité du genre. Les authentiques savants – au sens de ceux qui contribuent à la constitution du savoir – sont singulièrement rares (une poignée de chercheurs). 19% des auteurs n'ont pu être identifiés (notre catégorie « amateurs inconnus »). Et malgré la présence de personnalités dont l'existence aventurière contraste avec la pratique d'un

---

<sup>10</sup> La rédaction de l'anthologie de poésie scientifique, *Muses et Ptérodactyles, la poésie scientifique de Chénier à Rimbaud* (Seuil, 2013), a permis de découvrir depuis la présentation de ce corpus provisoire un nombre significatif de savants-poètes qui, même s'il n'est pas suffisant pour renverser la présente hiérarchie, nuance toutefois l'idée d'un désintéret des vrais savants. On se reportera à ce sujet au chapitre « La muse des savants ».

genre désuet<sup>11</sup>, la poésie scientifique est nettement une pratique de notables et de figures éminentes locales.

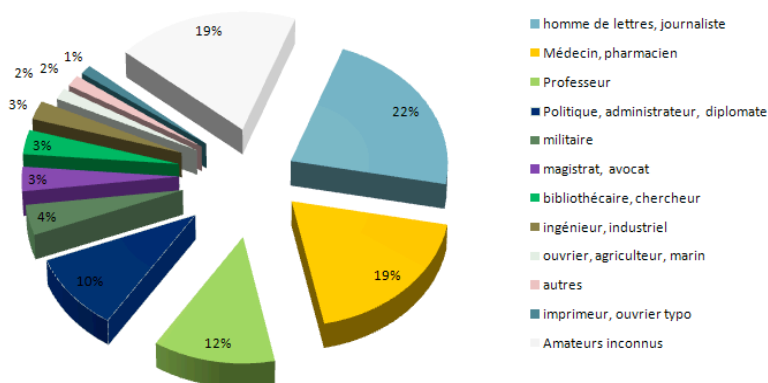


Fig. 11 : Profession des poètes (1792-1939)

Une figure récurrente est celle du littéraire, vivant d'enseignements en province, et participant à des sociétés savantes, tel Antoine-François Bonvalot, né et mort à Salins (1784-1872), enseignant à Laval, Angers, Paris enfin, auteur de 30 volumes et qui aura son buste en terre cuite (signé du céramiste Max Claudet, ami de Courbet), au Salon de 1864.

Moins bien insérés socialement, errent dans les imprimeries locales des agrégés de grammaire, des bibliothécaires, mais aussi des amateurs au sens noble du terme : ainsi Ernest Cotty, auteur en 1876 de deux beaux poèmes d'esprit géologico-évolutionniste (*Antédiluviana, poème géologique* et *L'Entomologie, ode sur les coléoptères*), militaire employé aux subsistances en garnison en Algérie puis à Amiens, où il emploie ses loisirs à des observations de naturaliste, expédiées à diverses sociétés académiques dont il est membre correspondant (Société entomologique de France, Société littéraire, historique et archéologique du département de l'Ain), voire membre fondateur (Société linnéenne du nord de la France).

Autre figure familière, celle du notable du milieu médical, dont la production poétique participe d'une forme de sociabilité salonnière. C'est Alfred Leconte (1824, Vatan), de l'Indre, artiste refoulé et pharmacien par tradition familiale, qui entre en poésie par la politique. Ce futur conseiller général de l'Indre professe sous l'Empire des opinions démocratiques en vers, fables et chansons, ce qui fera de lui une personnalité de la société chantante parisienne du Caveau. Ou encore des médecins de premier plan comme le

<sup>11</sup> Au début du siècle, on rencontre ainsi des destins marqués par l'épopée napoléonienne, tels celui d'Alexandre Beau, futur officier de l'Empereur et politicien local, évadé à 18 ans de Saint-Domingue en pleine insurrection..., ou plus tard des aventuriers de l'industrie, brassant les millions qu'on leur prête, comme l'ingénieur Fabius Boital, proche de Nasr-ed-Din le Shah d'Iran, et auteur de pièces tirées de Frédéric Soulié...

docteur Alibert de l'hôpital Saint-Louis (1768-1837), spécialiste des maladies de peau si fameux qu'il donna, dit-on, des cours en plein air faute de place pour accueillir l'assistance nombreuse. On peut citer encore le Docteur Piorry (1794-1879), successeur de Trousseau à l'Hôtel-Dieu et auteur prolifique, ou encore le prix Nobel de médecine Charles Richet, par ailleurs lauréat de l'Académie française.

Cette image globale masque cependant des évolutions dans le temps assez fortes : relativement stable pendant 60 ans, la domination des professions de santé s'effondre dans le dernier tiers du siècle. Entretemps, les hommes de lettres ont gagné du terrain, et les professeurs suivent les médecins dans leur retraite.

**Professions 1812-1841**

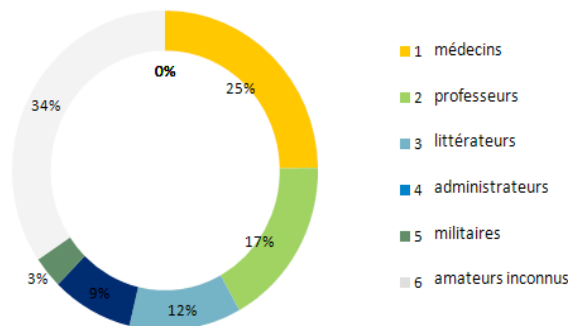


Fig. 13 : Profession des poètes, 1812-1841

**Professions 1872-1901**

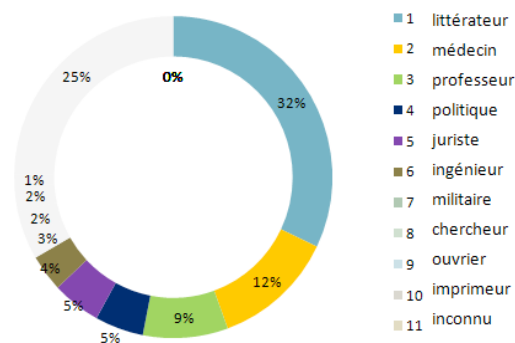


Fig. 14 : Profession des poètes, 1872-1901

Ce renversement des acteurs est illustré de façon assez nette par la répartition des professions par grands secteurs sociaux cette fois : Médecine, Livre (monde de l'édition et de la presse), Savoir (le monde de l'enseignement), Notables (politiques et rentiers, sans profession autre que leurs charges) et Cité, où l'on a placé les professionnels que rien ne rattache à la littérature : les

ingénieurs, les industriels, tous ceux qui au plus fort de la vogue produisent les éloges de la Vapeur, etc.

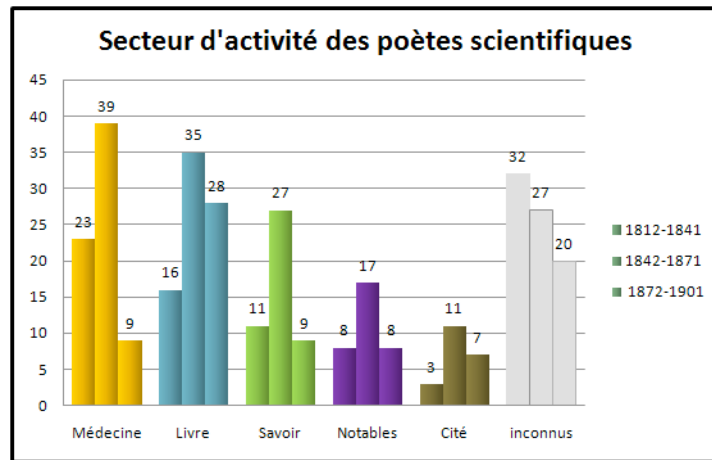


Fig. 15 : Répartition en secteurs d'activité pour les 3 périodes (pourcentages)

Est-il nécessaire de le rappeler ? Il s'agit de professions très minoritaires dans la France du XIX<sup>e</sup> siècle (fig. 15), et la surreprésentation des médecins est d'autant plus remarquable. Lors du recensement de 1851, les 26 758 pharmaciens et médecins représentaient 0,2% de la population active masculine, à peu près autant que les avocats, deux fois moins que les hommes de lettres.

### Des professions ultraminoritaires

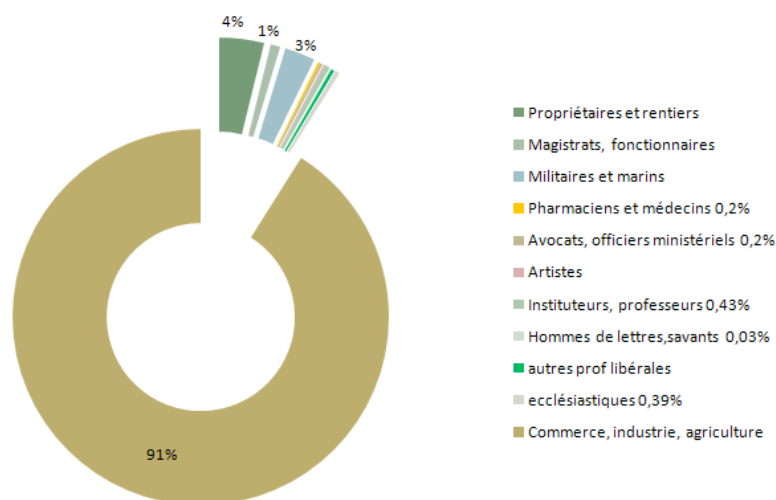


Fig. 15 : Les professions en France en 1851



Or, si la poésie figure assez naturellement sur la palette d'un littérateur, voire d'un professeur, l'engouement des médecins pour cette forme littéraire au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle mérite quelques explications.

Certes, médecine et littérature ont été de longue date associées<sup>12</sup> ; la pratique poétique chez les médecins spécifiquement s'appuie sur une solide tradition et quelques célèbres précurseurs, répertoriés par Étienne Sainte-Marie dès 1825. Latinistes et écrivant le latin jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, laissant parfois aux vers le soin de fixer dans leur mémoire de longues nomenclatures, et surtout confrontés à l'expérience humaine dans ce qu'elle peut avoir de plus douloureux, les médecins ont souvent pris la plume pour l'objectiver, voire l'exorciser. Mais au début du XIX<sup>e</sup> siècle, cette pratique n'est acceptée que dans les milieux parisiens, comme le souligne non sans exagération sans doute, Étienne Sainte-Marie : « un médecin qui compose des vers est, aux yeux de la province, un homme frivole qui fait l'abus le plus déplorable de son temps et de ses facultés, et auquel il est dangereux de confier le soin de ses plus chers intérêts, de sa santé et de sa vie<sup>13</sup>. » Il a fallu que ces perceptions basculent pour qu'en 1874 le Dr Achille Chéreau sente la nécessité d'une bibliographie des médecins poètes<sup>14</sup>. Pour comprendre ce revirement, il faudrait une étude sociologique fine de ce corps, de ses pratiques, de son éthos : nous nous en tiendrons ici à tester cette idée de la légitimation progressive de cette poésie en étudiant l'âge des poètes : s'agit-il d'une activité compatible avec le sérieux qui sied alors à l'âge mûr ?

Même si la poésie scientifique n'est pas affaire uniquement de lettrés, ceux qui la pratiquent exercent des professions minoritaires et protectrices, d'où une structure d'âge très favorable, caractéristique de notables et professions intellectuelles. La pyramide des âges des poètes scientifiques présente malgré cela un aspect étrange : elle est maigre aux extrémités du spectre, alors qu'on aurait pu tenir la poésie pour une pratique usuelle des jeunes gens, qui poursuivent ainsi les exercices de composition française et latine alors en usage dans l'enseignement.

La moyenne d'âge se situe autour de 46 ans, connaît des fluctuations peu significatives durant nos différentes périodes, et semble identique dans le corpus général et chez les médecins. Cette moyenne élevée le devient davantage encore par rapport à la structure d'âge de la population globale,

---

<sup>12</sup> Parmi les nombreux ouvrages traitant la question, on pourra se reporter, pour une approche plus historique, à Andrea Carlino, Alexandre Wenger, dir., *Littérature et médecine : approches et perspectives (XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles)*, Genève, Droz, 2009.

<sup>13</sup> Étienne Sainte-Marie, *Dissertation sur les médecins-poètes*, Paris, Baillière, 1825, p. 48.

<sup>14</sup> Dr Achille Chéreau *Le Parnasse médical français, ou dictionnaire des médecins-poètes de France*, Paris, Garnier, 1874.

telle que la fournissent les recensements de 1836 et de 1851 (fig. 16). Une comparaison rigoureuse supposerait de retenir les poètes des seules périodes correspondantes mais nos données risquent d'être trop peu nombreuses ; or la moyenne étant stable, on fait l'hypothèse d'une répartition des âges stable d'une époque à l'autre. Sur cette base, apparaît une nette surreprésentation des poètes scientifique d'âge mûr... et au-delà.

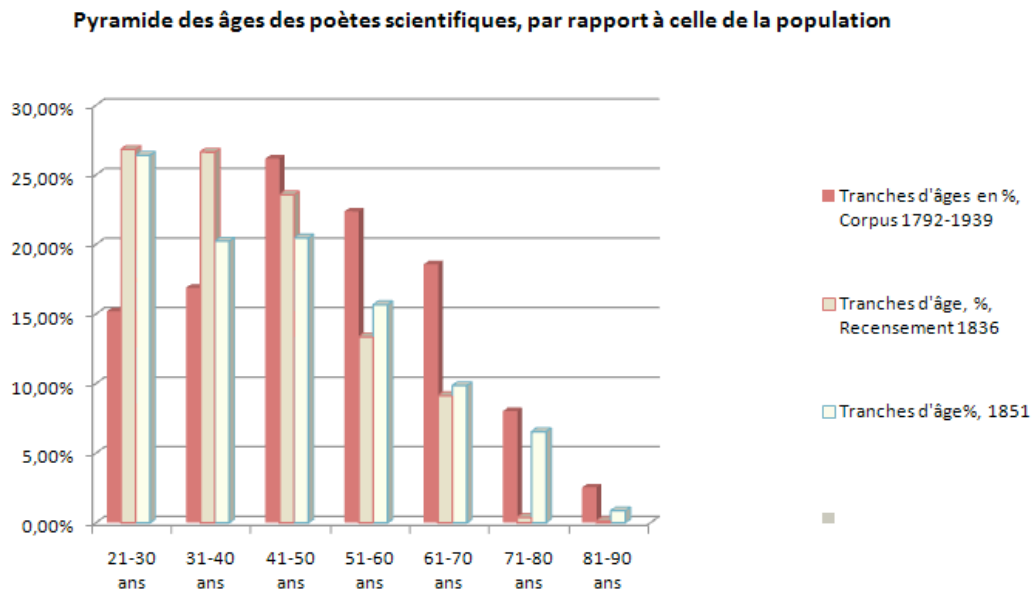


Fig. 16 : L'âge des poètes par rapport à la population (recensements de 1836 et de 1851)

Art de la maturité, la poésie scientifique n'est donc pas une stratégie d'entrée dans la carrière des lettres, ni les derniers feux d'une jeunesse nourrie de poésie latine, loin s'en faut ; elle est pratiquée par des individus qui ont déjà assis leurs revenus voire leur notoriété sur l'exercice d'une profession, et pas nécessairement celle des lettres – hormis sur la fin de la période considérée, où cette profession devient majoritaire on l'a vu.

Par conséquent, si la *Revue des deux mondes* les méconnaît malgré leur position sociale, c'est soit qu'ils ne sont pas de son monde, soit que cette profession est trop rarement celle de littérateur, comme on l'a vu jusqu'en 1860, soit enfin que ces poètes amateurs sont marginalisés géographiquement.

### Provinces de la poésie scientifique : les lieux d'édition

La localisation de nos poètes n'est pas chose aisée : nous disposons essentiellement des villes d'édition (fig. 17), qui ne coïncident pas nécessairement avec le lieu de résidence réel des poètes. Sur l'ensemble de la période, nous découvrons une carte qui recouvre assez nettement les grands pôles de la vie intellectuelle française : Paris se taille la part du lion avec 263

textes, puis les villes universitaires, notamment celles qui se distinguent par une faculté de médecine réputée (Lyon, Montpellier, Marseille), ou dont les attraits académiques se doublent d'une tradition littéraire comme Toulouse. Une réserve cependant : la carte des lieux de naissance des auteurs, et surtout celle des lieux de décès, montre des discordances substantielles, de sorte que l'on peut légitimement supposer que Paris est surreprésenté parce que l'auteur a choisi la capitale pour des raisons de prestige ou de réseau personnel.

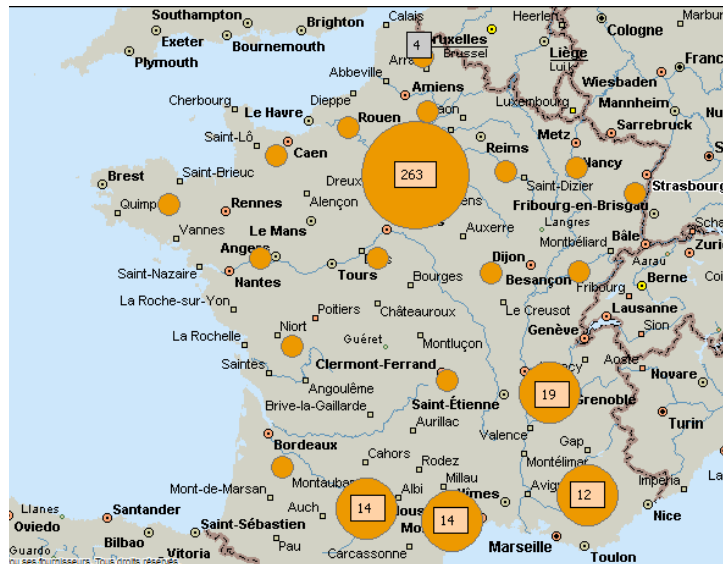


Fig. 17 : Villes de publication (1792-1939)

Pour autant, et abstraction faite cette fois des volumes, la répartition des lieux de publication surprend par son homogénéité : de la Basse Bretagne à l'Alsace, et de la Picardie à Toulouse, il n'y a pas de région ignorée par le phénomène. Il faut y adjoindre Genève, Bruxelles surtout, plus modestement Londres, absentes de la carte ci-dessus mais qui font jeu égal avec des villes comme Bordeaux ou Nantes.

Cette carte est d'autant plus remarquable qu'elle ne coïncide pas davantage avec les grands axes de diffusion de la presse – donc des nouveautés scientifiques – tels que nous les connaissons par l'Enquête postale de 1847<sup>15</sup> : à cette époque la distribution des journaux parisiens était très centrée sur la région parisienne et ses satellites, laissant de côté des territoires entiers, notamment ruraux (tels la Bretagne, le Massif central).

L'explication de ce maillage du territoire par des poètes isolés des centres culturels est sans doute à chercher du côté des réseaux de sociétés savantes,

<sup>15</sup> On comparera cette carte à celle donnée par Roger Chartier *et alii.*, *Les Usages de la lettre au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 1991, p. 52. Les régions qui reçoivent le plus de journaux pour 100 habitants sont la région parisienne, la Champagne, la Bourgogne et la région Centre, plus modestement les Basses-Pyrénées (Pau reçoit les journaux parisiens mais compte une seule feuille locale).

autre maillage invisible car épistolier, dont les bulletins aujourd'hui aisément accessibles font foi. Nombreux sont les auteurs qui signalent d'ailleurs leur appartenance à une ou plusieurs sociétés en tête de leur ouvrage.

La réalisation de telles cartes pour les différentes époques, et sans doute pour ces professions clefs que sont les médecins et les hommes de lettres, permettrait sans doute d'affiner notre interprétation des cycles que connaît la production de poésie scientifique au fil du siècle. À ce jour nos données biographiques sont cependant trop lacunaires pour avoir un usage statistique convaincant. Les premiers essais de représentation tendraient à suggérer l'émergence au cours du siècle de quelques métropoles régionales dotées d'une faculté de médecine brillante, ce qui ancre la pratique de la poésie « médicale » dans des espaces et sans doute des réseaux spécifiques. Si ce phénomène se confirme sur la base de données consolidée, il faudra également effectuer une localisation des poètes excluant les cohortes médicales, dont le nombre masque peut-être d'autres logiques d'implantation.

L'étude des cartes de lieux semble en effet confirmer l'existence de deux univers distincts de poètes scientifiques. L'un, basé sur des réseaux physiques, monte en puissance dans le siècle grâce à l'implication de groupes professionnels spécifiques fortement constitués, notamment les médecins, mais aussi les loges maçonniques, qui marquent l'affirmation de métropoles de province ; l'autre, basé sur un réseau lent, car épistolier, maillant plus finement le territoire et moins réactif à la mode, s'inscrit dans la droite ligne des pratiques du XVIII<sup>e</sup> siècle savant. Il va s'affaiblir avec la marginalisation des réseaux mêlant savants et amateurs, au profit d'une diffusion croissante des grandes revues de vulgarisation illustrées, qui prennent elles-mêmes le relais des revues encyclopédiques traditionnelles dans les années 1870.

## **Conclusions provisoires**

Cette autopsie de la poésie scientifique du XIX<sup>e</sup> siècle a permis d'en cerner les rythmes et les acteurs, de comprendre aussi comment l'implication de tel ou tel groupe a pu relancer ou au contraire dégrader l'image et la popularité du genre. De nombreuses questions se sont fait jour, qui trouveront leur réponse dans une exploitation plus poussée de la base de données déjà constituée, en cours de consolidation, et feront l'objet d'une publication ultérieure. On proposera donc seulement ici quelques conclusions provisoires.

La poésie scientifique est d'abord une activité sociale, qui ne se conçoit pas hors des réseaux : un milieu professionnel, comme celui des médecins, un milieu intellectuel comme les loges maçonniques, un réseau festif comme les sociétés chantantes et notamment le Caveau, et enfin un réseau académique

comme les sociétés savantes. Sa marginalisation et son déclin peuvent être d'abord liés à l'affaiblissement de l'un ou l'autre de ces réseaux.

Les trois décennies glorieuses de la poésie scientifique (1840-1870), culminant vers 1850, apparaissent assez nettement s'expliquer par l'adhésion du réseau médical à des pratiques poétiques savantes, en des occasions festives ou commémoratives – ce que confirme la chute du nombre de vers par poème au plus fort de la mode. Les odes, hommages et éloges qui font l'ordinaire du parnasse médical ne sont donc pas à proprement parler des projets poétiques, et ne cherchent pas davantage à émousser des fleurs de la poésie les épines de la science : ils mettent en vers un savoir propre à un groupe social nettement défini, ce qui contribue à en renforcer la culture commune et donc le sentiment d'appartenance, tout en permettant à certains de faire valoir des talents individuels sans relation directe avec leur profession, mais susceptibles d'augmenter leur prestige personnel, et par conséquent leur notoriété – point important dans une profession libérale où la réputation est capitale. Cet engouement commence à marquer le pas dès 1860, même si le nombre de publications se maintient un temps encore à un niveau élevé<sup>16</sup>.

Les conditions d'apparition et de disparition de cette mode mériteraient une étude plus fine, de même que son impact sur l'attractivité d'un genre réduit à ses formes superficielles, aux yeux d'autres catégories sociales susceptibles de prendre la plume sur ces sujets.

L'essor dû aux médecins poètes masque une tendance de fond, et tout aussi décisive : le chassé-croisé du siècle entre savants-professeurs et littérateurs, qui marque l'abandon progressif de la poésie scientifique par ceux que leur métier place au plus près des sources du savoir. Ce renversement mériterait des analyses plus poussées dans une perspective de contribution à l'histoire de vulgarisation des savoirs. Il laisse en tout état de cause le champ libre aux hommes de lettres, qui y trouveront une matière et des objets... ou non : ils seront de fait les derniers à désertir ce terrain, sur lequel reviendront, de loin en loin, on l'a vu, au XX<sup>e</sup> siècle, des personnalités isolées que leur biographie ou leurs goûts portent vers la science. Les motifs de l'extinction du genre est une question cette fois de pure poétique, voire de compatibilité, au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, entre ce que la science de l'époque peut proposer aux poètes comme « matière à écrire », et de ce que la poésie a à offrir à la science lorsqu'il n'est plus question ni de transmettre un savoir, ni de louer des savants.

---

<sup>16</sup> Une étude ultérieure sur un corpus porté à 450 textes, dans le cadre d'une enquête particulière sur les sciences de la vie dans la poésie scientifique, a permis de confirmer le moment du « décrochage » des médecins-poètes, qui se situe vers 1860 (intervention dans le cadre des travaux de l'équipe FMSH dirigé par Gisèle Séginger, « Littérature et savoirs du vivant », à la Maison des Sciences de l'Homme le 25 mars 2012).

## Mots clefs

datavisualisation • genre • histoire culturelle • modèles • modélisation • poésie scientifique • science • sociologie • visualisation de données

## Bio-bibliographie

Muriel Louâpre est maître de Conférences à l'Université Paris Descartes. Spécialiste de Zola et de Michelet, elle travaille aujourd'hui à la frontière de la littérature, de l'histoire culturelle et des sciences de l'information, en s'intéressant aux modalités de mise en texte des savoirs dans des corpus hétérogènes comme la littérature scientifique ou la littérature de guerre (au sein du CERILAC Paris Diderot et de la revue *Ecrire l'histoire*). Elle participe au programme ANR franco-allemand *Biographes : Création littéraire et savoirs biologiques au XIX<sup>e</sup> siècle*.

## Pour citer ce texte

Muriel Louâpre, « La poésie scientifique : autopsie d'un genre », in Muriel Louâpre, Hugues Marchal et Michel Pierssens (éd.), *La Poésie scientifique, de la gloire au déclin*, ouvrage électronique mis en ligne en janvier 2014 sur le site *Épistémocritique*, [www.epistemocritique.org](http://www.epistemocritique.org), p. 21-42.